

Alexandre Lansmans

**Alexandre Labruffe, *Chroniques  
d'une station-service***

Dire : « Tout le monde demande le plein.  
Mais personne n'a jamais demandé le vide. »  
A. Labruffe.

Comment écrire verticalement ? À côté de l'écriture horizontale, existe-t-il une écriture « en à-pic » ? La question se pose devant les étonnants objets oblongs édités chez Verticales – une jeune maison devenue collection de Gallimard en 2005, et qui s'est faite une spécialité dans la découverte de primo-romanciers. Alexandre Labruffe répond clairement oui, avec une économie de moyens remarquable pour un premier roman.

Paru dans la mêlée de la rentrée littéraire, *Chroniques d'une station-service* rassemble quelque deux cents fragments, que l'auteur appelle des « nano-fictions ». Autant d'arrêts, de pauses, bref : de stations. Les notations numérotées défilent comme les décimales sur le compteur de la pompe à essence qui affleure sur la page de couverture, semblable au rouleau d'une machine à sou quand ses bobines en rotation s'immobilisent.

Très vite, une tension s'installe entre l'immobilité du pompiste ob-

servateur et le flux des clients de passage, dans lesquels on croit souvent se reconnaître (par exemple, une notation telle que : « Je me dis que la Renault Espace, c'est une certaine idée érodée de la famille. »). L'odeur de l'essence, « l'indélébile odeur de l'essence, ce parfum entêtant et têtue, collant, qui s'incrute, acide, sucré et amer, partout, en tout », nous ramène à ce lieu familier des départs en vacance et de notre insouciance consumériste. Lieu postmoderne, bien sûr, un peu glauque aussi, monde parallèle dont les personnages fantomatiques s'éclairent à la lumière des néons. L'auteur, qui poursuit une thèse en Arts et Cinéma après avoir travaillé pour l'Alliance française en Asie, juxtapose ses fragments de scènes à la manière d'un scénariste ou d'un monteur.

Verticale encore est la posture du narrateur, semblable à un styliste juché sur sa borne kilométrique, qui déclare : « Depuis mon poste d'observation, vigie sociétale, je le vois (le monde) passer devant moi, partir ou arriver, excité ou épuisé. » Prendre un point de vue, s'y tenir et, de là, tout apercevoir. *Tentative d'épuisement d'un lieu* : ce pourrait être le sous-titre du livre dans la lignée de Georges Perec.

Derrière son comptoir, pour tromper l'ennui, le pompiste regarde *Mad Max*, navigue sur le Net (là, comme « on [lui] demande de cliquer sur : JE NE SUIS PAS UN ROBOT », il s'interroge : « Comment pourrais-je le savoir ? »), lit les pages littéraires du *Figaro* et organise des expositions clandestines. Simulacre du pompiste : comme le garçon de café décrit par Sartre, il joue à être ce qu'il est. Ce n'est pas un hasard si le nom de l'auteur de *Simulacre et simulation* (1981) revient à cinq reprises (leitmotiv du « J'aurais aimé être Baudrillard. ») dont trois citations en sus de l'épigraphie du livre tirée d'*Amérique* (1986) : « L'essence est née de l'érosion des mots. »

Cependant, derrière Baudrillard semble se dissimuler une autre référence : Houellebecq, forcément, qui fait ici un *caméo* : le narrateur croit le reconnaître dans un de ses clients accompagné d'un chien. Sans doute un hommage discret à l'auteur de *La carte et le territoire* (2010), roman dont le titre fait signe vers l'allégorie de la simulation selon Baudrillard, reprise d'un conte de Borges : la supériorité de la représentation, la carte, sur sa référence, le territoire.

Les signes du réel, disait Baudrillard, tendent à se substituer au réel lui-même. Cette liquidation de la référence, on la retrouve dans le récit. Parmi les nano-événements qui rythment la banalité du quotidien, le pompiste chronique les défauts des néons de l'hôtel CAMPANILE, en face de la station. Par un habile jeu typographique, le texte imprimé rend l'extinction des lettres. Un peu plus tard : « Le H et le Z du néon HORIZON viennent de lâcher [...]. On ne distingue plus dé-

sormais que, faible et tremblant : ORI ON.» En astronomie, Orion est une constellation nommée d'après d'un géant mythologique. Le néon devient soudain simulacre de la constellation qu'il en vient à désigner par le truchement du calembour. Il ne signifie plus que sa propre lumière dans « la nuit noire qu [il] éclaire par intermittence. »

À travers ces enseignes défectueuses, Labruffe semble questionner la défektivité de la langue elle-même lorsqu'elle se trouve dépossédée de sa fonction significative et réduite à une fonction purement décorative. La récurrence des écritures décoratives, incidentes, anecdotiques (dans le même genre : « Un taxi se gare à l'entrée de la station, près de l'appareil à gonfler les pneus, sur lequel est marqué AIR. ») peut éventuellement faire penser à Claude Simon qui – est-ce un hasard ? – est justement l'auteur d'*Orion aveugle* (1970).

« Mon roman est politique parce qu'il est cynique » déclare Alexandre Labruffe. Derrière l'exercice convenu d'une critique écologiste de la mondialisation, *Chroniques d'une station service* questionne la place de la littérature dans le monde contemporain. Car si le lecteur, comme tout l'y invite, s'identifie à l'automobiliste consommateur, le texte se donnant à son tour comme une forme d'« essence » (catachrèse fréquente depuis Rabelais), que dire de la littérature ? On se demande dans quelle mesure elle pourrait se voir appliquer cette remarque faite à propos de la station-service : « Elle est le carrefour d'une marge qu'elle encense, le carrefour d'un monde interlope en cavale. »

Une marge, donc ? Peut-être. Mais une marge *verticale*.

En effet, une note de bas de page signale que les « marges » sont « la réalité augmentée de la page. » Est-ce à dire que la littérature, comme la station-service, serait une forme de « réalité augmentée » ? La linguistique peut ici nous aider, qui distingue, dans le discours, l'axe horizontal ou syntagmatique (la phrase effectivement réalisée) de l'axe vertical ou paradigmatique (l'ensemble des composants grammaticaux possibles et commutables). Dans le cas du compteur de la pompe à essence, l'axe horizontal est la partie lisible quand l'axe vertical, celui des bobines, est un espace invisible et par conséquent marginal. Partant de ce constat, on voit qu'*écrire la marge* pourrait bien être synonyme d'*écrire verticalement*, ce qui reviendrait peut-être, par une sorte d'ellipse fantasmagique, à suggérer plutôt que dire.

Dire le vide.

Alexandre LABRUFFE, *Chroniques d'une station-service*, Paris, Verticales, 2019, 139 pages, 15 euros.